

tude. Mon neveu, M. Dhinnisdal, qui ne connaissait ce prince qu'à travers ses préventions, a été tellement frappé de le trouver si contraire à ce qu'il pensait, qu'il a conçu pour le dauphin, peu connu et fort calomnié, autant d'estime que d'attachement. Je voudrais pouvoir répéter chaque parole de ce prince, elles feraient revenir bien des Français de l'erreur où j'étais moi-même. Du reste, entièrement en dehors de la politique, il témoigne le plus tendre et le plus touchant attachement au duc de Bordeaux et à Mademoiselle, et approuve tout ce que font le roi et madame la dauphine. « Je vois ce qu'il faut à la France, disait un jour le dauphin à quelqu'un qui me l'a répété, c'est mon neveu conduit par ma femme. »

Mademoiselle, âgée de 14 ans, en a 18 pour la raison, comme pour les sentiments et la grace : elle est adroite à tout ce qu'elle fait, sait le dessin, la musique, et plusieurs langues : habituellement en blanc, sa mise est élégante et simple, sa conversation est aimable et spirituelle. Comme elle parle de la France ! comme elle verse sur son exil et sur celui de sa famille des larmes qui en arracheraient à ses ennemis mêmes, ou plutôt à ceux de sa famille ! — « Nous aimons tant la France ! » nous dit-elle plus tard, lorsque nous lui fîmes nos tristes adieux ; « nous aimons tant

« les Français ! ils nous ont bannis, mais tous mes vœux sont pour eux et pour la France ; parlez quelquefois de nous, qu'on ne nous oublie pas dans l'exil : hélas ! combien durera-t-il ce pénible exil ! » . . . Disons-le franchement : jamais éducation ne fit plus honneur aux personnes auxquelles on l'a confiée. Non, non, princesse, la France ne vous a point bannis ; la France ne fut pas consultée : un divorce terrible s'était, il est vrai, déclaré entre Charles X et elle ; mais là se bornaient les idées de la France, et l'histoire en dira plus que ma plume.

En face de la petite porte du château est un étroit jardin où Mademoiselle passe une partie de ses récréations ; une petite maison grotesquement construite en fait la décoration. Tout est simple autour des jeunes princes, et ils se ressentent eux-mêmes de la bonté de la famille, ils sont chéris de tous ceux qui les approchent.

Le duc de Bordeaux, Henri V, cet enfant d'avenir, qui sera traité en roi à sa majorité, cette étoile qui rayonne dans les ténèbres, ce principe vivant qui sera chargé de nous réunir tous un jour, est plus avancé que ne le comporte son âge. Instruit, il est adroit à tous les exercices du corps, il monte à cheval à merveille, et tous les jours pendant deux ou trois heures ; bravant la douleur, il ne comprenait pas qu'on le

plaignit d'un coup de pied que lui avait donné le cheval de son gouverneur; il fait bien des armes; il casse à trente pas au pistolet une tête de poupée; il est raisonnable et enfant tout à la fois; adoré des siens, il les chérit; il est spirituel, pénétrant, réfléchi, vif, plein d'énergie et de résolution; il se soumet, mais on voit qu'il saura commander; il examine, écoute et sait entendre; il n'est pas grand pour son âge, mais fort, et a beaucoup de l'air et des manières du duc de Berry. « Comment trouvez-vous le duc de Bordeaux? » me demanda un soir la dauphine dans le salon (c'était le troisième jour depuis mon arrivée). « Il me serait assez difficile, « Madame, de pouvoir en juger, car je n'ai pas « encore adressé deux mots en particulier à son « Altesse Royale; je comprends la surveillance, « mais il me semble qu'il pourrait y avoir quelques exceptions. » Le lendemain, en allant dîner, le duc de Blacas m'invita à me placer auprès du jeune prince; je me trouvais ordinairement entre MM. d'Agoust et O'Hégerthy fils.

Je crois ne pouvoir mieux faire juger ce jeune prince, qu'en rapportant à peu près la conversation que j'eus avec S. A. R. « Je pense, Monseigneur, que l'on répète souvent à V. A. R. « que tous les Français la chérissent, la désirent. Eh bien! il n'en est rien encore; Dieu

« fasse que cette heureuse fiction se réalise un « jour! Une couronne est un pesant fardeau, et « un prince doit se rendre digne de la porter, par « ses vertus comme par ses lumières; il faut que « chacun sache que Monseigneur vaut mieux « que lui, et qu'il est plus éclairé, plus instruit : « alors on désirera Monseigneur pour lui-même, « tandis qu'il n'est encore que la représentation « d'un principe qui ne sera invoqué par la « France que quand elle y verra son bonheur et « son salut. Ce sentiment, moins flatteur que l'amour sans doute, est plus durable : j'ai foi à la « légitimité, Monseigneur, mais ma confiance sera « bien plus grande, si V. A. R. se rend digne de « l'avenir qui lui est réservé. » Le prince m'écoutait avec une sérieuse attention, et il semblait ne pas perdre un mot. Madame la dauphine souriait en ayant l'air d'approuver; elle regardait son royal neveu avec l'intérêt et la tendresse d'une mère. « Je parle à Monseigneur un langage bien sévère, et je crains de l'ennuyer. — Pas du tout, me dit S. A. R., j'écoute avec attention tout ce qu'on me dit, et je n'oublie rien. » Le dîner allait finir, on sortit de table et nous restâmes dans le salon; je me sentis pris par derrière, c'était le jeune prince; il me saisit les deux mains. « Allons dans l'embrasure de cette fenêtre, me dit-il, achevons notre conversation, car je suis

assuré que vous avez encore bien des choses à me dire; et puis vous me parlerez de votre prison. Nous en avons été bien occupés... » On vint proposer à Monseigneur une partie de billard (c'est l'habitude de tous les jours après le dîner), il la refusa : on revint au bout d'un quart d'heure. « Je croyais vous avoir dit, ajouta-t-il d'un ton ferme, que je ne voulais pas y jouer aujourd'hui. »

A huit heures, le jeune prince rentre chez lui, et à huit heures et demie Mademoiselle quitte le salon. La mise du prince est une petite veste ronde, ordinairement de couleur verte, un gilet blanc, un pantalon large, plus ordinairement blanc. « Mais vous êtes encore mouillé, lui dit un jour la dauphine en venant dîner... — Ma seconde veste n'est pas encore terminée, répondit simplement le prince, d'ailleurs cela ne me fait rien. » Il sort par tous les temps, accompagné d'O'Hégerthy père, de son gouverneur, et d'un domestique. On pense généralement que l'éducation du prince a été fort bien dirigée jusqu'à présent par M. de Barande, que l'on regrette, et l'on conviendra que pendant le court intervalle qui s'est écoulé depuis son départ, une influence plus impolitique que réellement dangereuse n'aura pu être bien funeste, ni nuire aux pensées d'avenir, que les uns redoutent, que les autres chérissent, et aux-

quelles, au fond de l'âme, tous ajoutent plus ou moins foi. La retraite du gouverneur commande le silence, et il est impossible de ne pas plaindre un homme d'honneur de s'être trouvé dans une semblable position, forcé de reconnaître que son dévouement avait été plus funeste qu'utile.

Je n'ai encore dit que peu de mots sur madame la dauphine. Princesse admirable, femme vraiment héroïque! qui dira vos malheurs comme vos vertus, vos infortunes comme votre courage? qui peindra l'amour de cette princesse pour la France, son occupation constante, ses sentiments si français? Qui verrait sans déchirement et sans reconnaissance couler ses larmes sur nos calamités? Elle a tout pardonné, pas un reproche ne lui échappe; elle n'a de haine pour personne, elle a tout oublié, pas assez cependant pour ne pas s'être éclairée par l'expérience. Marie-Thérèse permet qu'on lui parle de tout; elle repousse les éloges; elle écoute le blâme sans s'irriter, et sa bonté encourage la franchise. Elle sent qu'elle a vécu trop isolée de tous les intérêts français; mais un principe d'obéissance, plus ou moins bien entendu, la tenait en dehors de tout, sans lui permettre aucune exception. S. A. R. sent aujourd'hui l'importance du rôle de mère qui lui est confié; elle en comprend les obligations, décidée à les remplir. Oh! que ne puis-je retra-

cer ici un entretien qui dura plus d'une heure! On apprendrait à la connaître. Elle comprend maintenant la France, elle entre dans ses idées, dans ses sentiments; elle veut tout pour la France, et rien que par la France. « O jamais! jamais! s'est-elle écriée devant moi, non jamais ni guerre civile, ni guerre étrangère, ni émeute; ce n'est pas par une conspiration que nous voulons revenir en France; nous ne voulons pas lui être imposés, il faut qu'elle nous désire. Hélas! qui peut aujourd'hui envier une couronne? une couronne est un terrible poids à supporter. On m'a dit ambitieuse: toute mon ambition eût été le bonheur et la gloire de la France. M. de La Rochefoucauld, ajouta-elle avec un accent pénétrant, un journal a osé dire que je n'étais pas Française; c'est le seul reproche que je me rappelle; il m'a déchiré l'âme; quelle cruelle injustice! c'est la seule injure qui m'ait véritablement blessée. Oh! croyez et répétez que je suis Française, uniquement Française, Française avant tout; tous mes sentiments sont français, toutes mes pensées, tous mes vœux sont pour la France. Nous élevons le duc de Bordeaux pour la France; mais c'est la France seule qui peut et doit le réclamer; c'est à elle seule que nous le rendons si elle le croit utile ou nécessaire à son

« bonheur comme à son repos; nous voulons
« qu'il soit digne un jour du rôle qu'il doit rem-
« plir, si le ciel le lui destine. Croyez que rien ne
« pourra jamais m'arrêter pour faire ou obtenir
« tout ce qui sera utile aux intérêts de la France.
« Je ne suis pas aussi maîtresse que quelque-
« fois on semble le supposer, mais du moins je
« n'aurai rien à me reprocher; fiez-vous à mes
« paroles.» Paroles précieuses, qui ont été suivies
d'un succès tant désiré! Deux choix pour gouverneur du jeune prince semblaient réunir tous les suffrages, et nos ennemis même les redoutaient: c'étaient MM. de Chateaubriand et Oudinot; mais on ne peut qu'approuver ceux qui ont été faits, et les noms des élus sont une garantie pour la France. Du reste, n'exagérons rien et soyons justes pour tous: je désapprouvai le choix des jésuites, je le dis hautement, mais je respecte leur ordre; et quand il y a des associations qui cherchent à détruire, il est tout simple qu'il y en ait qui veuillent conserver; d'ailleurs je pense qu'un ordre, capable de commettre une pareille faute en soulevant contre lui autant et de si justes récriminations, est sans danger. Il est vrai qu'un professeur jésuite a, pendant deux mois, donné des leçons au royal enfant; mais les jésuites ne s'étaient point emparés de la maison, comme on s'est plu à le répéter; ils ne conduisaient rien,

ne se mêlaient de rien que d'une leçon, et la leçon terminée, il n'était pas plus question d'eux que s'ils n'existaient point.

Ceux qui supposent qu'il serait facile de faire tomber le duc de Bordeaux dans des exagérations dont personne ne veut, certes ne l'ont ni vu ni entendu : il est obéissant sans doute, mais il a dans l'esprit une énergie et une pénétration qu'il ne serait pas facile d'égarer à ce point... Que la France se rassure donc, et qu'elle voue un éternel hommage de reconnaissance à une princesse qui a compris ses vœux comme ses besoins, et qui ne laissera pas son ouvrage incomplet. Elle n'a rien fait pour s'emparer du rôle que le ciel lui impose au nom de la religion, de l'honneur, de la morale et de la politique; elle verse des larmes de regret en songeant aux circonstances malheureuses qui l'ont placée si haut; mais elle en comprend toutes les conditions, tous les devoirs, et saura les remplir. Disons-le hardiment : jamais on ne pourra penser à quel point la reine Marie-Thérèse a grandi dans l'infortune, et combien elle s'est éclairée sur les idées et sur la situation réelle de la France, comme sur les nécessités du moment : chacun s'éclaire, la nation s'éclaire aussi, et le temps fera justice de tout; le temps est un grand maître, mais il faut savoir l'atten-

dre. — « Que les royalistes ne précipitent rien, « me disait encore Marie-Thérèse, et qu'ils s'ar- « ment de patience; c'est à la France que je m'en « remets, à la France seule que je me fie; je « veux tout devoir à elle seule, j'ai foi en elle « et à l'expérience qu'elle acquiert tous les jours, « pour comprendre et sentir quels sont ses véri- « tables intérêts. Jamais vous ne pourrez croire « quelle est ma tendresse pour le duc de Bor- « deaux; ma vie tout entière est à lui et à la « France; puisse mon existence devenir utile à « l'un comme à l'autre! »

Une semblable confiance, une confiance si honorable ne sera point trompée : la France comprendra tout ce qu'elle doit à cette confiance, comme tout ce qu'elle se doit à elle-même. Laissons le pouvoir livré à ses erreurs, à son fatal principe et à ses fautes; laissons-le s'isoler de tous les intérêts de l'avenir, par cette centralisation qui écrase le pays et le révolte tout à la fois; laissons au despotisme forcé du gouvernement le temps de froisser et d'irriter tous les amours-propres, qu'il a d'abord si soigneusement caressés. Tout paraît lui avoir réussi jusqu'à présent, toutes les circonstances avoir tourné en sa faveur, et, cependant, il glisse sur le sol, mais il n'y pénètre pas. Profitons du temps qu'il nous donne pour éclairer les es-

prits, et prouver à tous que la légitimité seule peut détruire cette centralisation que chacun déteste.

La France veut l'ordre, et si elle redoute tout changement, c'est surtout parce qu'elle ne veut à aucun prix d'une nouvelle révolution : aussi la France a-t-elle ôté toutes les chances de succès à une république qui, pour arriver à donner des libertés, serait forcée de créer le pouvoir le plus despotique, de lever d'énormes impôts, et qui allumerait au sein de la France la plus horrible guerre civile, et à l'étranger, une guerre générale. Il suffit d'avoir parcouru l'Europe pour frémir de tous les désordres et de tous les crimes par lesquels on cherche à établir cette république.

Honneur et malheur tout à la fois à ces républicains de bonne foi qui, rêvant une utopie, veulent la république, aux conditions d'ordre, de grandeur et de liberté pour le pays ! Espérons qu'ils s'éclaireront, et qu'ils préféreront une monarchie tempérée, avec des libertés, à tous les désordres réunis et à tous les malheurs suspendus à la fois sur nos têtes. Il en sera de même de quelques royalistes qui rêvent encore l'ancien régime, ou la charte octroyée de 1814.

Sous une monarchie légitime, la France n'aurait rien à redouter de l'Europe entière; mais

une république, qui nous diviserait, en aurait tout à redouter; un pouvoir usurpateur ne peut lui inspirer aucune confiance.

J'étais arrivé à Buschtiérad un dimanche : c'était le dimanche suivant que j'allais m'arracher à ce lieu si cher; j'avais passé la journée du lundi presque entière avec la famille royale, et le lendemain après le déjeuner, je devais aller en particulier prendre ses ordres, et déposer à ses pieds mon amour et mes vœux. Je rentrai chez mon forgeron le samedi soir, le cœur rempli des incidents de la veille, du jour et surtout du lendemain : je ne pus fermer l'œil.

La légitimité est un principe social, me disais-je, qui consacre un droit dans l'intérêt de la société; c'est le lien comme le défenseur de tous les intérêts sociaux; un principe qui les représente et les défend, qui se retrouve partout, dans la famille isolée comme dans la grande famille, dans la propriété d'un seul, comme dans la propriété de tous; c'est la vie de tous, le moteur universel, l'image de Dieu sur la terre, car c'est la vérité. Ce n'est pas comme droit divin que je l'invoque, mais comme une propriété de l'homme, comme un droit créé par lui dans son intérêt, et qu'il a eu la sagesse de rendre inaliénable, afin de se lier lui-même les mains, et de s'epar-

gner des alarmes, des révolutions et des troubles sans cesse renaissants.

Un pouvoir usurpé n'est point compétent pour défendre les droits de chacun; un pouvoir n'est bien établi que quand il se fonde sur le raisonnement, sur le droit et sur la loi.

Personne ne veut la guerre, me dit dans mon voyage un diplomate étranger, ni les Puissances, ni la France; mais enfin, si par une suite imprévue des événements de l'Europe, la guerre éclatait jamais, que feraient les légitimistes? « Ils marcheraient tous contre l'étranger à la défense des frontières, ai-je répondu aussitôt, pour maintenir l'intégrité du territoire; la légitimité s'est perdue pour avoir été exploitée par un parti au profit de ses doctrines, pour être restée seule au milieu du pays, et isolée de ses intérêts: cette fois nous voulons l'implanter dans le sol, afin qu'elle en devienne inséparable; et que le pays reconnaisse quels sont les véritables défenseurs de ses droits, comme de ses intérêts.»

Plein de ces réflexions, je me levai avec le jour, étourdi par le bruit du marteau, et par le cri aigu d'un coq enfermé près de mon lit. Je pris ma plume et j'écrivis quelques lignes pour les présenter à madame la dauphine. A dix heures, j'allai entendre la même messe que la

famille royale, et je me rendis au son de la cloche dans une chapelle attenante au château. Dans la tribune de droite étaient Charles X, le dauphin et le duc de Bordeaux; dans celle de gauche madame la dauphine, Mademoiselle, madame de Gontaut, madame d'Agoust; dans une troisième, le gouverneur, MM. Montbel et Blacas, et en bas les personnes de la maison. Je me plaçai parmi ces dernières; et en pensant aux vœux ardents qui s'élevaient vers le ciel de ce coin de terre isolé, je me sentis moi-même un sentiment de foi exalté. Je priai pour la France et pour Henri.

Je revins faire mes adieux à mon hôte et à sa famille, dont les larmes m'annoncèrent les regrets. A midi, je me rendis auprès de Charles X, qui me reçut avec une bonté toute particulière: ce prince sait connaître le dévouement véritable, et lui pardonner sa franchise. J'osai le presser pour savoir ce que je dirais à mon retour à Paris sur l'éducation de M. le duc de Bordeaux, voulant reporter ses paroles textuelles. « Dites que je veux me donner le temps de réfléchir mûrement à de si graves intérêts, et que j'espère que les choses s'arrangeront de manière à satisfaire ceux dont je dois compter l'opinion.» Je pris congé du roi.

Je montai chez le duc de Bordeaux, qui fut charmant dans ses adieux, et nous témoigna

les plus touchants regrets, en nous recommandant de parler de lui à tous ceux qui ne l'avaient point oublié.

Mademoiselle nous pénétra par sa sensibilité, comme par son expression bienveillante, par ses regrets et son amour pour la France.

Le dauphin nous reçut en capote, sans compliments comme sans cérémonie, et il confirma le jugement impartial que nous avions porté pendant notre séjour. Son Altesse Royale nous ouvrit elle-même avec bonté la porte de communication qui conduit de son appartement chez madame la dauphine. — « Vous sortez de chez le dauphin? » nous dit cette princesse. — « Oui, Madame, et, pénétrés de ce que nous avons vu et entendu, nous répéterons hautement, à notre retour en France, le cri intime de notre conscience... » Il faudrait avoir vu l'expression qui se peignit sur la physionomie de Madame, pour la comprendre et essayer de la rendre.

Je répétais en peu de mots, mais avec énergie, tout ce que je pensais, tout ce que je sentais, tout ce qui me paraissait indispensable. Je parlai de la France avec le sentiment qui anime un cœur français quand il parle de la patrie. Les larmes de Madame coulèrent, et elle nous promit solennellement de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour soutenir et défendre les intérêts et les droits

de la France. « Ce n'est pas assez, dis-je à S. A. R., « de plaider en faveur d'une cause aussi belle, « aussi juste et aussi sacrée, il faut triompher à « tout prix. — Fiez-vous à ma parole, » furent les derniers mots de la reine, et nous nous arrachâmes de sa présence. Une fois sortis, notre émotion, à M. Dhinnisdal, témoin de cette dernière entrevue, et à moi, était telle que nous restâmes quelques moments à la porte, incapables de faire un pas de plus. Je montai ensuite faire mes adieux à madame d'Agoust, au cardinal, à M. de Blacas, et à M. de Montbel. Je partis plein d'espoir, voyant que chacun avait la même pensée sur le sujet qui m'occupait, et que nous marchions enfin vers le même but.

Je hâtai mon départ, convaincu qu'il ne serait pas agréable à Charles X de prendre une décision devant celui qui l'avait si vivement sollicité.

Je laissai à Buschtiérad M. de Calvimont, dont les sentiments sont aussi généreux que le dévouement courageux et bien entendu. Nous partîmes pour Prague, où j'avais quelques affaires; mais notre émotion était telle, que nous ne pûmes dire un mot pendant le trajet.

Le lendemain, 5 août, nous reprîmes la route de France par Carlsbad, Nuremberg et Strasbourg. Nous devons passer encore cette fois au bout de l'allée de pommiers qui conduit au

château de Buschtiérad. La poste est à quelque distance : nous attendions dans la cour mon valet de chambre qui s'était perdu en partant de Prague. Quel fut notre étonnement en entendant le pas de quelques chevaux, et en reconnaissant le duc de Bordeaux, qui vint à nous avec une grâce charmante. « Ah ! vous voilà, messieurs ; je suis enchanté de vous revoir encore une fois. » Il me tendit la main, nous quitta, et en piquant des deux il partit au galop, comme une personne qui brusque de pénibles adieux.

Nos yeux se remplirent de larmes. « Veuillez encore, Monseigneur, porter au château de Buschtiérad tous nos regrets et tous nos vœux : » ce furent nos dernières paroles. Le prince avait disparu, nous ne le revîmes plus ; et bientôt nous continuâmes notre route, le 5 août 1833, presque incommodés par le froid.

Nous nous arrêtâmes peu jusqu'à Paris ; on devinera ce que nous éprouvâmes en apercevant les Tuileries.

Espérons tout du temps et de la France !

LE VICOMTE DE LA ROCHEFOUCAULD.



UN PARISIEN A SAINTE-HÉLÈNE.



Le pilote crie : Terre ! Nous montons sur la dunette, et nous voyons l'île ; ses premières lignes se dessinent avec force dans quelques vapeurs légères. . . .

. . . . Voilà le rocher sur lequel mourut, il y a douze ans, l'homme le plus grand des temps modernes, l'ennemi des monopoles anglais, celui qui les chassa des rivages du continent, et inféoda ceux-ci à sa puissance, à son système,